

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 35

Artikel: La poule aux oeufs d'or : [suite]
Autor: J.B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182872>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bazaine. — Ecoutez : Vous n'êtes plus au courant de la situation. La France veut sa prospérité. Or, la prospérité ne se trouve que dans la paix, et vous savez, l'empire, c'est la paix.

Rocheport. — Oui, la paix avec le fruit sec de Woolwich.

Bazaine. — Fruit sec ! Fruit sec ! Fruit sec vous-même, Monsieur. Fruit sec de Nouka-Hiva, où vous n'avez pas même pu rester. Du reste, je vous avise que je ne puis m'engager à rien pour la France ; je suis maintenant en mesure de chercher mieux que cela.

Un garçon du café présente une dépêche adressée à Bazaine par son ami de Kummer. Bazaine la présente d'un air ironique à Rocheport, et lit :

Francfort a/M., 18 août 1874.

A Monsieur le feld-maréchal von Bazaine,

Venez pour remplir place gouverneur à Metz. Nomination de l'empereur Guillaume. Enthousiasme immense et grade de feld-maréchal.

Rocheport. — Veinard ! et Monsieur le feld-maréchal pense partir bientôt ?

Bazaine (avec une raideur toute prussienne). — Immédiatement, MON *nouvel* empereur m'ordonne de faire un voyage à petites journées, afin d'examiner l'état des esprits dans *nos nouvelles provinces* d'Alsace et Lorraine.

K.

La poule aux œufs d'or.

III

Qu'est-ce que le progrès ? Le progrès existe-t-il réellement ? Comment se manifeste-t-il ?

Au siècle dernier, les routes étaient peu sûres, les bois remplis de brigands. On ne pouvait aller de Lausanne à Berne sans laisser son escarcelle entre les mains de quelques honnêtes paysans, qui, chaque soir, venaient attendre : expression infiniment plus poétique et moins brutale que notre mot de *voler*. Il est vrai que ce métier présentait quelques inconvénients. De temps en temps, LL. EE. de Berne, nos souverains seigneurs, happaient ces amateurs de clair de lune. Ils se rendaient tranquillement à l'échafaud, où, suivant la gravité du cas, le bourreau les rouait, les pendait, sans préjudice de la question ordinaire ou extraordinaire qu'ils avaient subie auparavant.

Aujourd'hui, les mêmes guet-apens se reproduisent, non sur la route de Lausanne à Berne, il faut le dire, mais en des lieux plus écartés ; et les coupables, loin d'être remis à l'exécuteur des hautes œuvres, font une fortune rapide, et conquièrent les plus hautes positions dans l'Etat ou dans l'Eglise. Ils deviennent députés, magistrats, colonels, membres des conseils paroissiaux, etc., etc. Où est le progrès ?

Vous êtes fatigué par une longue course dans les montagnes ; vous soupirez après un repas bien garni.

Tout à coup, au détour du sentier, un édifice,

masqué jusque-là par une forêt de sapins, se dresse devant vous dans toute sa majesté. Vous voyez apparaître aussi le prêtre de ce temple auguste ; il est vêtu d'un frac noir, d'une cravate blanche ; sa bouche, qu'il entr'ouvre gracieusement pour vous accueillir, est ornée de trente-deux dents, bien blanches, bien pointues ; il attend. Malheur à toi, voyageur insensé ; évite cette fabrique de beefsteaks alpestres, à moins que tu ne sois surchargé d'un excès de numéraire.

Le problème d'Harpagon et de son intendant, faire bonne chère avec peu d'argent, n'a pas encore été résolu. En revanche, le problème contraire, faire mauvaise chère avec beaucoup d'argent, a reçu de nombreuses solutions. Je comprends volontiers qu'un dîner excellent me coûte cher ; mais qu'il me faille payer comme chez Véry un morceau de bœuf en caoutchouc et des pommes de terre à la chandelle, je m'indigne. A quoi bon ? je suis pincé et volé mieux que dans un bois.

Il me souvient toujours d'un certain plat de carottes qui me fut servi. (Ce légume était bien choisi.) Je n'ai jamais pu décider si c'étaient des mouches aux carottes ou des carottes aux mouches, tant il y avait de ces malheureux insectes bouillis avec le reste.

Un beau jour, une caravane de neuf personnes s'en va dîner dans un hôtel fort connu de notre canton de Vaud si beau. Elle était recommandée par un ami ; j'appris bientôt à mes dépens que les propriétaires d'hôtels n'ont pas de vrais amis. Bref, nous tombâmes tous dans le piège, l'ami comme les autres. Le repas fut très gai, mais très maigre ; le pain nous était ménagé avec la parcimonie la plus sordide. Nous avions beau en demander, en redemander encore ; on nous apportait des mouillettes de la longueur et de l'épaisseur du doigt, comme pour des œufs à la coque. En revanche, la carte était longue et épaisse ; dix francs par tête, quatre-vingt-dix francs en tout. Neuf francs de fromage, et le reste à l'avenant.

Certes, si j'eusse été seul, j'aurais porté trois francs chez M. le juge de paix, en le priant d'en donner avis à M. l'hôtelier. Mais, par considération pour notre ami, je payai et les autres en firent autant.

Du reste, il n'est pas sans inconvénient de dénoncer ces procédés inouïs. L'hôtelier est plus ou moins au fait de la vie privée de ceux qu'il héberge. Il n'y a pas si longtemps qu'un touriste publia un article flétrissant les prétentions exorbitantes de certain hôtelier. Celui-ci répondit avec beaucoup d'esprit, à mon avis, que le touriste avait omis un point important et qui devait entrer en ligne de compte. Le susdit voyageur était arrivé à l'hôtel avec une culotte entièrement déchirée et la fille de chambre avait passé toute la nuit à ce pénible raccommodage.

Quoi qu'il en soit, depuis longtemps on plume la poule, mais ce n'est pas sans la faire crier. Déjà le nombre des voyageurs diminue, ils se dirigent vers des contrées moins arabes. Avis à qui de droit, il

nous semble qu'il n'est pas nécessaire de chasser les étrangers de chez nous à tout jamais et que, sans crainte de mendier dans sa vieillesse, on peut très bien ne pas voler dans son âge mûr; en d'autres termes, pour finir comme nous avons commencé, ne pas tuer la poule pour s'emparer du trésor qu'elle est censée renfermer. J. B.

La lettre suivante nous est adressée en réponse aux articles intitulés : *La poule aux œufs d'or*. Nous ne connaissons pas l'auteur de cette épître sans signature; mais si ce n'est pas un maître d'hôtel ou de pension, c'est au moins un homme singulièrement agri contre les heureux du siècle.

Monsieur le rédacteur,

Pour n'être pas plumé, il y a un moyen fort simple, c'est de ne pas se faire volaille. Sont plumés ceux qui, oubliant la simplicité républicaine, oubliant que nous devons mettre le naturel simple, franc et loyal de nos institutions, prétendent, par une toilette insensée et par des tons plus insensés encore, s'imposer à l'admiration publique, et se déclarer en dessus et en dehors du commun des mortels.

Ces gens qui se moquent du travailleur, et qui affichent en rubans, en étoffes drapées, en lorgnons et en chapeaux à trois étages, les gros revenus, les lettres de rente, les gros bénéfices de la spéculation, ne sont ni Vaudois, ni Suisses. Leur manière d'être indique une désapprobation des principes admis par la nation. Puisqu'il leur plaît d'être comtes, marquis et princes, qu'ils paient d'une manière conforme au rang et aux prétentions qu'ils affichent. Si l'on a construit à leur usage des palais en guise d'auberges, à eux la faute.

Voltaire, Gibbon, Châteaubriand, Rousseau, Sainte-Beuve, lord Byron, Souvestre, Hugo, Lamartine, sont-ils venus chercher à Lausanne, à Montreux, à Chillon, des palais servis par des pages? Non, ce qu'on cherchait en Suisse, c'étaient des mœurs simples; on en remportait des chalets sculptés, des cornes de chamois, pour se rappeler une nature grandiose, habitée par un peuple simple, heureux et libre.

A ces voyageurs qui aimaient à parcourir pas à pas nos contrées, à interroger nos paysans, qui se soumettaient à l'inévitable côtelette aux pommes de terre frites, a succédé un ouragan de touristes, circulant chez nous à toute vapeur, parcourant la cathédrale de Lausanne, un horaire d'une main et leur montre de l'autre, pour s'assurer du nombre de minutes dont ils peuvent disposer pour admirer ce beau monument.

Avec ces essaims qui assiègent, le soir, nos hôtels pour repartir de grand matin, qui sont exigeants et difficiles, se figure-t-on bien toutes les difficultés qu'éprouvent les aubergistes pour se procurer la quantité et la qualité voulue de vivres engloutis par tant de touristes affamés? sait-on tout ce qui se perd faute d'emploi? voyons-nous tous les fauteuils et les canapés troués par des cendres de cigare, salis par les souliers crottés et par tant d'autres causés?

Certes, pour entretenir le luxe des gens de luxe, il faut beaucoup d'argent.

Quant aux Vaudois et aux Suisses qui appartiennent vraiment à leur pays, qui circulent sans prétentions ni étalage, on ne les écorche pas. Qu'on veuille bien, une fois, être comme tout le monde, et l'on n'aura plus à entendre des plaintes de paons et de faisans qui veulent être entretenus comme de nobles animaux et ne payer que le prix de la pâture de simples poules.

M. L. Croisier nous envoie une charmante interprétation, en patois, de la belle fable de La Fontaine : *Le chêne et le roseau*. Nous croyons lui donner plus d'intérêt pour nos lecteurs en la mettant en regard du texte français.

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet, pour vous, est un pesant fardeau :
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête;

Ce pendant que mon front au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrais de l'orage.

Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables,
Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;

Mais attendez la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Lo tsâno et lo nounou.

Lo tsân' on dzo dese dinc' ao nounou :
Voutra porchon perchaut' est bin pou rovienta;
On crouie osè por vo l'est n'a tserdze pèsanta
Et poui voutron plliemet sé cllin-né tot d'on coup
A la meindr' oura qu'on où !

Tindu qué mé, ao Muvéran parai,
Y'arrêto tot lo drai

Lo selâo ao passadzo,

Et ye mépres adè lé pllie violints oradzo.
Tot vo simbli' oragan, por mè tot est mourdjet ! (*)
Onco s'on vo z'avai plliantâ désô mé brantsé.

Quand lo vint soclli' et s'égalantsé,
Por vo ye porri bin lo rindré quasou mouet !
Ma, pourr' ami, voutra pllianta trimblote,
Lo pllie sovint io lo pesson berbotte,
Vo z'ai età délaissi dào bon Diu !

— Voutra pedi, lai répond lo fêtu,
Vint d'on bon kieu. Mâ lassi-mé pi fère,
Por vo lo vint est dindzérâo. Por mé

L'est tot' on autr' affère

Ye pllié sin trossâ. Se vo z'ai z'u l'acouet
De todzo résistâ sin corbâ voutr' etsena,
Vo n'été pas ao bé. L'o tims a crouia mena,

Et nion né sa rin su lo lindéman.
N'avion pas z'u lesi dé sé totsi la man,
Que dào fond dào Valais arreve n'a vâodaire
Que lo lè n'in avai jamais vu n'assé nâire !
On ohiessai pertot lo tounerre ronclliâ
Et tsacon sé crayai que tot étai raclliâ.

Lo tsâno toparai, drai coumin n'a mouraille,
Vouaitivé lo nounou cllin-nâ su dai renaille.
T'a ma fai, que desai, on pourro dedjonnâ !
L'oura droblia su cin, et va déracenâ

(*) Mourdjet. Vent léger sur le lac Léman.